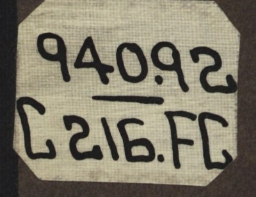
Carnet de route
d'un soldat
allemand.




LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA

LIOTHÈQUE DE LA GUERRE 1914-1915

arnet de Route

d'un

Soldat allemand

Avant-propos de M. FRANK PUAUX



IBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

*Prix : **60** centimes.*

CARNET DE ROUTE

D'UN SOLDAT ALLEMAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE
1914-1915

Carnet de route

d'un

Soldat allemand

AVANT-PROPOS DE M. FRANK PUAUX



LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1915

NOTE DU TRADUCTEUR

Il eût été facile, sinon opportun, de donner à la présente traduction (1) *une forme plus littéraire. Mais il ne faut pas oublier que le texte original a été écrit au milieu des émotions et des péripéties d'une guerre dont tout le monde connaît le caractère particulièrement violent.*

Nous ne nous sommes donc pas reconnu le droit de faire du style là où l'auteur n'a eu d'autre souci que de noter vaille que vaille ses impressions du moment. Nous n'avons pu d'ailleurs disposer du carnet de route d'Erich H... que pendant un temps trop restreint pour pouvoir joindre à la fidélité de la traduction l'agrément appréciable, mais très secondaire ici, d'une forme plus soignée.

---

(1) Publiée par le journal *Le Temps*.

AVANT-PROPOS

Le 16 septembre 1914, en Argonne, dans un terrain abandonné par l'ennemi, fut trouvé le journal de guerre dont on lira ci-après la remarquable traduction, faite par M. le professeur Cellier, de Narbonne.

Erich X..., son auteur, sous-officier de réserve, était un lettré, ayant achevé ses études de théologie. Nulle passion guerrière ne l'anime. Il supporte péniblement les effroyables fatigues de la campagne, ne ménage pas les reproches à ceux qui la conduisent, et son récit révèle les cruelles souffrances de troupes affamées et harassées. Il ne veut, songeant à ses parents, que leur faire connaître ses souvenirs vécus, comme il les appelle, et l'on peut s'étonner que, dans les conditions extraordinaires de cette guerre, il ait pu, jour après jour, avec un tel soin et une telle fidélité, relater les événements dont il était le témoin.

Le témoignage de cet intellectuel flétrissant les vols et les pillages qu'il tâche, pour sa modeste part, de réprimer, réduit à néant les affirmations hautaines mais mensongères de ces quatre-vingt-treize intellectuels déclarant la conduite des armées allemandes au-dessus de toute critique.

Par la précision des détails et la sincérité des impressions éprouvées, ce journal peut être considéré comme une contribution utile à l'histoire de la guerre

en 1914. Sans doute les vues d'ensemble et les critiques générales font défaut à ce récit, mais l'heure n'était pas à de telles réflexions pour son auteur, comme il était du reste le premier à le reconnaître.

Il est d'un intérêt plus grand de connaître, par un ennemi d'une culture distinguée, les événements de guerre, et particulièrement les batailles de la Marne, auxquelles il assista et qu'il raconte avec un réel souci de la vérité. On ne saurait oublier que cet ennemi, s'il est Allemand, du moins n'est pas Prussien, mais Silésien, et ainsi peuvent s'expliquer, dans bien des cas, l'indépendance de ses jugements et l'absence des violences de langage [1].

F. P.

---

(1) Il est à remarquer que les mots et les phrases soulignés dans la traduction le sont aussi dans le texte original. Nous avons ajouté des notes destinées à identifier certains noms comme à donner des explications estimées nécessaires.

CARNET DE ROUTE

D'UN SOLDAT ALLEMAND

ÉTAT DE GUERRE

Le 30 juillet fut déclaré à Breslau l'état de guerre ; je me rendis, alors que cela m'était encore possible, à la maison et j'y vécus de beaux jours avant la séparation.

MOBILISATION

Le 1er août eut lieu la mobilisation, qui produisit une grande émotion dans la petite ville de Lissa, en Posnanie. Comme nous étions ce jour-là, avec mon père, à l'hôtel Dahms, un jeune homme à l'air presque miteux entra dans la salle en disant : « Un pauvre artiste de passage vous demande si vous voudriez faire faire votre portrait. » Je lui répliquai : « Vous n'y songez pas ; personne, en ce moment, ne pense à la

peinture. » Lui de répondre : « Alors peut-être une petite aumône. » Je dis alors à mon père : « Donne-lui donc cinq sous et qu'il s'en aille. » Il me faisait pitié avec son linge sale, sa petite pèlerine verte et son rouleau de peinture sous le bras. En me rendant le dimanche à la gare pour m'informer de la marche des trains, que vois-je à ma grande surprise? Le même individu, à qui nous avions fait l'aumône, emmené par six hommes, baïonnette au canon. On avait trouvé sur lui les dessins d'un viaduc. Avant, on ne songeait à rien de pareil; quelques jours plus tard, le contraire se produisit : tout homme devint un espion.

2 août. — Le dimanche, premier jour de la mobilisation, je fis des visites d'adieux.

Je rencontrai le professeur Sch... et le professeur Zs..., qui me souhaita d'être envoyé à la frontière française. Ayant fait la campagne de 1870, il y avait toujours eu de bons cantonnements pendant un an et demi. Ce souhait semble se réaliser.

3 août. — Le second jour de la mobilisation, je partis par la voiture de Hentschel.

Il fut terrible, ce départ, peut-être pour toujours. Une telle séparation montre si bien les sentiments que d'ordinaire on cache timidement!

Encore une fois nous priâmes ensemble : « Nous qui sommes dans une grande détresse... » Puis on chanta la première strophe du cantique : « C'est un rempart que notre Dieu... »

A la date du 2 août, j'aurais dû ajouter que nous allâmes, mes parents et moi, à l'église de la Croix. X... parla fort bien sur le psaume XXVII : « Le Seigneur est une lumière et une force. » Un sanglot général.

Au départ de Lissa, grande animation militaire ; un train à couloirs mit fin à la douleur des adieux. Dans le train, je voyageai avec une famille d'officier qui avait quitté Thorn pour être plus en sûreté à Breslau (1).

Dans cette ville, il n'y avait qu'à traverser la rue pour voir à chaque moment une chasse à l'espion ; parfois on poursuivait des innocents avec férocité jusque par delà des villages en tirant sur les fuyards.

A 10 heures, je passai devant la maison des Sch... et je sifflai : « Holà ! Fleurette. » Aussitôt Mlle X... et M. l'architecte se montrèrent à la fenêtre et vinrent me recevoir au rez-de-chaussée. Peu après, je me retrouvai dans l'intimité du cercle de famille au complet. A 11 heures, j'allai à la gare pour attendre le départ du train pour Glatz à 2 heures.

---

(1) On redoutait l'invasion de la Prusse Orientale par les armées russes.

Le train s'avança alors sur la voie fortement occupée par le landsturm (territoriaux); tous les 100 mètres un homme. Le train se dirigea vers sa destination à une allure assez lente.

A la gare de Breslau, dans le grand hall, se trouvaient entassées de véritables montagnes de bagages, dont les employés, aidés de la « Jeune-Allemagne » (1), essayaient de venir à bout.

Quand le train fila à travers cette terre fertile et bénie de Silésie, éclairée par le soleil d'automne, il me semblait faire un rêve, un rêve impossible : c'est que nous partions pour détruire ce tableau de paix. Et pourtant, c'était pour sa défense.

A 8 heures, j'arrivai à la *forteresse de Glatz*, après avoir, dans le dernier tiers du parcours, fait connaissance de la beauté pleine de grâce de cette région montagneuse et boisée du pays de Glatz.

Je m'étais représenté Glatz comme une petite ville insignifiante, et que trouvai-je? Une merveilleuse perle de petite ville de montagne. Au fond coule la Neisse en courbes et méandres gracieux ; à droite et à gauche, des rochers élevés sur lesquels se dressent les forts. Entre ces rochers, campée sur la rivière, s'élève en gradins la ville elle-même : un tableau tel qu'on ne saurait s'en représenter de plus beau.

---

(1) Corps analogue à celui de nos boy-scouts.

Je me promenai d'abord dans Glatz et visitai la ville avec ses vieilles rues montantes et descendantes. A midi, j'allai à la caserne du Oberholzplan où je fus affecté à la 11e compagnie du régiment de fusiliers n° 38 (comte Moltke) (1).

Après midi, conseil de revision très sommaire (production de la fiche radiographique). Puis on grimpe à la montagne escarpée du Berger avec ses casemates.

La chambre n° 6, mon domicile, me fit une impression de désolation. Au cours de l'après-midi nous fûmes habillés du gris de campagne.

En marge cette remarque : « Dans celle-ci avait été détenu aussi l'espion Lux (2). »

A Glatz aussi, on voit partout des espions. Un hôtelier flaira en moi un Grec quand, étant encore en civil avec ma lavallière flottante, j'entrai à l'hôtel du *Deutsches Reich* et que je sténographiai quelques notes dans mon calepin. Au même instant, il se produisit au dehors un tumulte. Des

---

(1) Dans l'annuaire militaire ce régiment est ainsi désigné : *Füsilier-Regiment General-Feldmarschall Graf Moltke* n° 38. Son chef actuel est le comte de Moltke, ancien chef d'État-major général des armées allemandes, qui a été disgracié. On sait que ce titre de chef de régiment est purement honorifique. Le 38e régiment fait partie, avec le n° 10, de la 21e brigade, et le 11e et le 51e de la 22e brigade, formant la 11e division du VIe corps d'armée dont le siège est à Breslau. Le dépôt du 38e est à Glatz, en Silésie.

(2) Il fait allusion au capitaine Lux, qui fut, en effet, interné à Glatz.

soldats en grand nombre arrivent armés de fusils et chargent en courant; plusieurs s'élancent sans mettre l'arme au cran de sûreté vers deux chars à échelles. Et alors la chasse commence.

Il était arrivé de Leipzig un télégramme disant que des Français déguisés en femmes essayaient d'apporter aux Russes 100 millions dans des automobiles. Cette chasse demeura infructueuse [1]. L'après-midi, fait à peu près semblable. Quelqu'un, disait-on, aurait découvert qu'un aviateur allait se montrer; un officier fit donner l'alarme à la caserne; tout le monde chargea son arme et guetta l'avion qui devait venir; mais ce n'était qu'un cerf-volant en papier noir.

C'est à peu de choses près ce que racontaient les Sch... : que la veille on avait tiré sur la planète de Vénus, croyant que c'était un biplan.

Les jours suivants eurent lieu des exercices de marche. L'équipement fut mis en état et l'on toucha des vivres de réserve.

---

(1) Les dépêches annonçant la traversée de l'Allemagne par des automobiles regorgeant de millions à destination de la Russie et conduites par des Français déguisés en femmes ne sont donc pas une invention. Elles furent envoyées partout et nous savons que les douaniers surtout ne dormaient plus à la seule pensée d'une si riche capture. Avec le médecin français fusillé à Metz pour avoir jeté dans un puits le bacille du choléra, avec l'avion fantôme de Nuremberg dénoncé solennellement par M. de Schœn, ces automobiles dorées forment une trinité unique de fausses nouvelles aux premiers jours de la guerre, destinées à émouvoir profondément l'Allemagne.

Le dimanche, j'allai de nouveau à l'église où je communiai avec de nombreux officiers et soldats. Le premier pasteur prêcha très bien sur le texte du psaume : « Maintenant nous n'avons plus un esprit de crainte, mais de force et de puissance. »

Le jeudi 6 août eut lieu la *bénédiction solennelle* des troupes partant en campagne et de leurs drapeaux par les deux aumôniers de la garnison. Sur le Champ de Mars était dressé un autel décoré de verdure ; derrière, se trouvaient le buste de notre Empereur, etc. ; devant, des fusils en faisceaux et autres emblèmes de guerre. Par une pluie battante, autour de la place, était rangé le régiment sur pied de guerre. Le curé, le pasteur, le commandant de la place prirent la parole. La musique joua au début l'édifiant hymne : « Nous nous assemblons pour prier. »

(Parti de Glatz, samedi 8 août, après avoir traversé l'Allemagne, voyage sans intérêt, comme il le reconnaît lui-même, déclarant qu'il supprime ce qu'il a écrit dans son journal, il arrivait en Lorraine allemande dans la matinée du mardi 11 août, et, à peine descendu du train, l'ordre de marche était donné.)

LA PREMIÈRE MARCHE EN AVANT

Notre commandant n'avait pas réfléchi que la majeure partie du 3[e] bataillon se composait de réservistes, et alors commença, sous un soleil

ardent et dans un nuage de poussière, une marche en montée et toujours en montée. Nous pouvions à peine respirer. A droite, à gauche, les hommes tombaient frappés d'insolation dans les fossés. C'était horrible de voir plusieurs d'entre nous râlant, assoiffés d'un peu d'air. On eut ainsi un petit aperçu des fatigues qui nous attendaient. Pendant la courte halte qui eut lieu deux fois, on se précipitait dans l'herbe et l'on essayait de calmer les poumons qui respiraient difficilement. Enfin nous atteignîmes une fraîche forêt de hêtres où nous fîmes halte. Il fallut que les paysans des villages voisins nous apportassent de l'eau. Les villages par lesquels on passait paraissaient déserts. Les villas avaient été abandonnées par leurs habitants, sans doute en fuite, et les persiennes étaient baissées. Quelques personnes apportèrent de l'eau et des fruits au bord de la route. D'autres, probablement de tendance française, se tenaient aux fenêtres et faisaient grise mine.

La première marche fut de 16 kilomètres, jusqu'à un misérable village bondé de soldats. Mon escouade (20 hommes) se trouvait sur une aire. La cuisine de campagne était devant la porte d'une grange.

Quand je retirai mes bottes, je ressentis dans les jambes, jusqu'aux hanches, une crampe, une épouvantable douleur. C'était le surmenage après

trois ans de travaux de cabinet. Nous étions arrivés le soir dans l'obscurité ; ce fut dans les ténèbres qu'il nous fallut nous caser et manger nos provisions.

Le lendemain, 12 août, la marche se poursuivit par une chaleur torride pendant — je dis et j'écris — 35 kilomètres. Comme les trois quarts du bataillon étaient composés de réservistes, les conséquences ne se firent pas attendre : à droite et à gauche, les hommes sortaient des rangs, frappés d'insolation. Deux moururent.

L'ordinaire est absolument pitoyable et insuffisant. Les hommes ne peuvent pas y tenir. Le matin, rien que du café qui a l'apparence et le goût de l'eau colorée. Puis, en quantité, du pain sec de munition. A midi, du riz avec de petits morceaux de mauvais lard. Le soir, de nouveau du café ; de temps en temps, un tout petit morceau de pain. J'ai fait réellement connaissance ici avec la faim. Concentrer toute son énergie par cette chaleur, avec une sensation de faiblesse dans l'estomac, ce n'est pas une petite affaire.

14 août. — Toujours à Oberrœntgen. Aujourd'hui, marche d'exercice à travers plusieurs villages. Quand on salue les gens en leur disant : « *Guten Morgen !* » ils ne répondent pas. Ils rendent le salut si on leur dit (en français) : « Bonjour ! » Aujourd'hui, pour la première fois,

dîner meilleur : riz avec de la viande de conserve et du pain blanc. Les *villages* ont l'air très propres et bien bâtis. Presque toutes les maisons ont un verger et semblent ainsi plus cossues que dans l'Est.

Ce qu'il y a de plus terrible en Lorraine, c'est que la plupart des *routes* n'ont pas d'arbres ; la poussière y est de la vraie farine.

Dans le village voisin de Hagen, le typhus a éclaté.

15 août. — Enfin le samedi on sortit de ce village affamé de Oberrœntgen et l'on se dirigea vers le Luxembourg, la trouée de la France.

Les gens en Lorraine sont généralement peu aimables ; ils esquivent, quand ils le peuvent, les services à rendre, tout comme si nous ne marchions pas en pays ami, notre propre pays, mais en territoire ennemi.

Des aviateurs se voyaient tous les jours en grand nombre, poursuivant leur route avec assurance, les Allemands reconnaissables à leur pointe blanche d'aluminium et à la Croix de Fer sur le côté inférieur des ailes.

LUXEMBOURG

Le Luxembourg est un joli petit pays fertile. Des vignes s'étendent le long des routes ; il est aussi assez montagneux.

Nous passâmes par Mondorf, sans compter d'autres petits endroits. Les gens sont plus aimables qu'en Lorraine.

Les Luxembourgeois n'ont pas besoin de *faire de service militaire ;* cependant ils ont une petite garde (volontaire) où se recrutent les fonctionnaires subalternes (police, douane).

Nous cantonnâmes à Ibingen (1), où je trouvai un très agréable logement et des gens charmants. Ils parlent tous, à l'intérieur du pays, un dialecte allemand. Mon escouade était logée dans une grange. Par hasard, la chambre destinée à un officier était libre, de telle sorte que le *vice-feldwebel* (2) et moi nous pûmes, une fois encore, coucher dans un lit.

(1) Ibingen, à l'extrême pointe du Luxembourg belge et du grand-duché.

(2) Le vice-feldwebel est l'adjoint au sergent-major, grade qui n'a pas d'équivalent dans nos armées.

Nous eûmes aussi, contre paiement, une bonne nourriture et beaucoup de bon vin. Nous restâmes deux jours à Ibingen.

PREMIER CANTONNEMENT EN BELGIQUE A METZERT (1)

Une marche terriblement fatigante nous amena du Luxembourg en Belgique. Le matin, à 5h 30, nous nous mîmes en route au pas accéléré par monts et par vaux. Le chemin passait par de merveilleuses forêts de hêtres et à travers de profonds ravins. Il est vrai que, par suite de la fatigue, on ne faisait plus attention à ce beau paysage. Jusqu'à 10 heures, on marcha au grand soleil, puis repos d'une demi-heure.

L'indignation des soldats était déjà très grande. Les pieds étaient complètement abîmés, le sac blessait de façon incroyable. Beaucoup roulèrent dans les fossés. De 10h30 à 2 heures, la marche se poursuivit. Les Luxembourgeois et les Belges ont pu s'étonner à la vue de cette brigade sur pied de guerre, car on eût dit que ce défilé militaire était interminable. Souvent il arrivait qu'en approchant des hauteurs par des chemins en lacets, on apercevait, encore en bas, la colonne

---

(1) Metzert doit être Metzig, nom germanisé de Messancy, important village situé à 13 kilomètres d'Arlon.

en mouvement. Enfin, arrivés à Metzert, on fit sécher les effets au soleil, tableau d'un genre particulier : les hommes exténués mettent de côté toute *gêne* (en français) et sont étendus demi-nus sur le sol. Après le repas, nous fûmes cantonnés dans un grenier à fourrage.

J'allai, avec le camarade W..., chez l'instituteur de l'endroit, *Instituteur Monsieur Cravate* (en français). Il faisait tout à fait l'impression d'un simple paysan. La langue usuelle dans la maison de l'instituteur est le français. La femme du maître avait l'air désordre. Une fillette de quinze ans se trouvait aussi là : chose étrange, elle était toute blonde. La maison d'école avait très bon air.

Cette nuit une patrouille de chasseurs est revenue : un officier et plusieurs hommes avaient été blessés par des habitants du pays.

A 4 heures, alarme ; auparavant, un quart de café dans l'estomac à jeun. De la compagnie, on ne toucha rien ; il n'y avait rien non plus à acheter, ce qui s'explique par la présence d'environ 1.000 soldats dans un petit village. Et l'on poursuivit la marche à la rencontre de l'ennemi ; de nouveau six heures de route sur un chemin poudreux par monts et par vaux. Nous arrivâmes comme bataillon d'avant-garde à *Mellier* (1).

(1) Mellier, gros bourg au sud-est de Neufchâteau, à environ 26 kilomètres d'Arlon.

C'est ici que commença le train de guerre proprement dit. Tout ce qui se mange : œufs, lard, jambons, pain, tout fut réquisitionné, et la plupart du temps rien ne fut payé. Les habitants avaient une telle peur de nous qu'ils n'osaient pas réclamer. La population ne parle que français. Nos soldats se font comprendre par signes.

Mellier est situé sur la grande route qui mène à Bruxelles. Le bâtiment de la gare fut ouvert de force (le trafic était arrêté déjà depuis trois semaines). Dans ce bâtiment on installa le bureau du bataillon et on y logea les otages. C'était pitié de voir un homme de soixante-douze ans et un prêtre à cheveux blancs contraints de rester toute la nuit dans ce local sans aucune espèce de confort, sans la plus indispensable nourriture. Le guichet des billets était brisé en morceaux. *Pourquoi?* (en français).

Immédiatement, les chemins et les hauteurs (le village est entouré de collines à droite et à gauche) furent assurés par des avant-postes de sous-officiers ; en travers des entrées du village, on plaça des obstacles : voitures renversées, poutres, pierres, etc. On apporta de la bière par caisses, contre un bon de réquisition qui sûrement n'avait aucune valeur. On put, hélas ! voir bientôt la *bête humaine* (en français) se réveiller chez maints soldats ; on put bientôt se demander si la « Kultur » n'était pas un vernis extérieur ?

Des bandes composées de coquins (*Spitzbuben-elemente*) volaient ce qu'elles pouvaient attraper : canards, poulets, etc. Malheureusement, ils y étaient stimulés souvent par des sous-officiers mal renseignés ou ayant des dispositions semblables. Comme des sauvages, ils fouillaient les maisons, à la recherche des armes, sans distinction de rang social. *La guerre est terrible* (en français), surtout pour celui qui est habitué à l'esthétique et à la morale. On laissait ainsi passer bien des choses : les gens avaient bien trop peur pour se plaindre.

Dans mon cantonnement se trouvaient trente hommes ; j'exerçai une sévère discipline parmi eux, prenant garde qu'il ne fût fait aucun tort aux habitants, et que leurs affaires et leurs meubles ne fussent endommagés, ce dont ils se montrèrent très reconnaissants.

Vendredi 21 août. — Au matin, je reçus la pénible mission de *confisquer* pour usage de guerre la *motocyclette* d'un cafetier. C'était une machine neuve de marque allemande (1.300 francs). On lui établit pour sa motocyclette un bon de 500 marks (675 francs). De plus on trouva dans un garage une *auto ;* celle-ci fut aussi confisquée, sans autre forme de procès, et traînée hors du village par des chevaux.

Ce matin, nous étions campés comme réserve

dans les bois. Dans le lointain, on entendait le *grondement du canon.*

Il faisait beau temps lorsque nous nous dirigeâmes sur Mellier. Un *aviateur français* se montra à une grande hauteur. Aussitôt nos mitrailleuses entrèrent en danse et finalement l'artillerie se mit de la partie. C'était beau à voir, en l'air, les petits nuages de fumée. Bien que les projectiles n'aient pas atteint l'aviateur, ils eurent cependant pour résultat de l'intimider. Ce matin, nous avons reçu la nouvelle que neuf *corps d'armée français avaient été battus près de Metz* (?). Malheureusement, on apprend peu de choses sur les événements, rien que des *détails*. Les hommes demandaient : « Comment dit-on pour avoir des œufs ? — Des œufs, Madame. » Par malheur c'est un homme, non une ménagère que rencontre le solliciteur. Celui-ci aborde l'homme et lui dit d'une voix de tonnerre : « Des œufs, Madame. »

Dans la nuit, plusieurs coups de feu furent tirés par les sentinelles. Les bleus avaient grand'-peur ; ils criaient précipitamment :

« Halte !!.. halte ! » et déjà le coup partait dès que quelque chose de suspect remuait.

L'après-midi, nous passâmes un peu en arrière de Mellier, au milieu d'un orage et d'une pluie épouvantables. Trois fois l'orage revint avec une terrible violence.

Les vêtements et le corps tout mouillés, nous

dressâmes des tentes dans le bois et nous nous y blottîmes en claquant des dents. Je sentis venir la fièvre et elle me prit dans la nuit. Comme consolation, le soir arrivèrent des nouvelles du pays, quelques cartes de la maison, une lettre et une carte de Berlin. Après une maigre soupe aux pommes de terre, je me couchai sous la tente. De 3 à 4 heures, il me fallut poster des sentinelles autour des tentes, puis partir en patrouille avec trois hommes de ma section, dans un brouillard très épais, favorable à une surprise de l'ennemi. Horrible impression d'avoir à s'attendre à chaque pas à recevoir des coups de feu! Rien de semblable ne se produisit.

LA PREMIÈRE GRANDE BATAILLE A DINTIGNY (1)

22 août. — C'est ainsi, je crois, que s'appelait l'endroit. Rien ne se peut imaginer de plus terrible. Nous avancions, depuis Mellier, au pas accéléré, souvent deux compagnies côte à côte. Nous allions beaucoup trop vite, sans aucun repos.

---

(1) Il faut lire Tintigny, important village de la région frontière franco-belge, dans le Luxembourg belge, à 23 kilomètres d'Arlon et à 15 kilomètres de Virton.

Enfin nous arrivâmes à Dintigny. Nous avions dû déjà nous déployer en tirailleurs, mais nous défilâmes en rangs serrés à travers la localité, où un civil tira sur nous. Il fut aussitôt fusillé.

A peine sortions-nous de cet endroit que nous reçûmes devant, derrière, des coups de feu provenant de mitrailleuses postées dans la ville et de canons en batterie sur les hauteurs. Au pas de course, à travers le feu, nous cherchâmes un abri derrière une hauteur. A 2 heures, la bataille commença. Notre 11e compagnie reçut l'ordre d'attaquer de flanc l'ennemi qui se trouvait près d'une épaisse forêt de hêtres, où commença la tragédie. Nous perdîmes la direction ; les hommes furent culbutés ; c'en était fait de l'ordre. L'ennemi s'aperçut qu'il y avait des Prussiens dans le bois et ouvrit un feu d'obus et de mitraille tel qu'on eût dit de la grêle. De quelque point du bois que l'on voulût sortir, les coups pleuvaient.

Finalement nous essayâmes de nous élancer dans un champ d'avoine, mais nous étions trop faibles pour tenir contre la supériorité du feu ennemi. Nous nous tînmes ainsi longtemps à droite ; les balles passaient en sifflant, tel le laboureur qui sème. Quand nous vîmes qu'il n'y avait pas d'autre issue, et qu'à droite et à gauche les hommes tombaient, nous nous faufilâmes dans le bois. Enfin nous nous trouvâmes en dehors de cet encerclement, et je passai la nuit sur un tas

de pierres. Ainsi qu'il résulte de l'examen du carnet pris sur un officier français, nous avons eu une rude lutte à soutenir, nous, un corps d'armée (!) *contre* trois corps d'armée, une division de cavalerie et de nombreuses troupes coloniales. Aussi avons-nous eu de grosses pertes.

23 août. — Le lendemain, marche d'une heure. A mon avis nous nous étions avancés trop loin, car soudain nous nous trouvâmes sous le feu de l'artillerie ennemie. Pendant deux heures, de 1 heure à 3, les obus sifflèrent au-dessus de nous. Horribles heures d'angoisse ! On finit par s'abriter un peu dans un champ d'avoine, où l'on se blottissait quand les obus tombaient trop près. Un mort, trois blessés.

De grand'garde dans les bois, parcouru deux fois la forêt à cause d'une bande de francs-tireurs. Deux fois il fallut en ressortir et explorer, avec huit hommes, cette forêt épaisse et noire comme un four.

Le pire, c'est la faim que nous endurons tous. La plupart des cuisines de campagne se sont fourvoyées. Aujourd'hui, j'ai touché pour mes vingt hommes, je dis et j'écris, un œuf et une tranche de pain.

Mais l'ennemi est repoussé sur toute la ligne. Alors commencent les combats contre l'ennemi en retraite avec des marches, qui, par suite de

la mauvaise alimentation, mettent à une rude épreuve la force, l'endurance et la discipline de nos soldats.

Nous avons calmé la *faim* pendant toute la journée avec des carottes, des choux-raves et de l'eau ; le soir, une demi-portion de souper chaud prise à la cuisine d'une autre compagnie. Plusieurs mangèrent des oignons crus, et moi j'écrasai des grains et les mangeai. Le matin, on se remit en marche *pour ressortir de Belgique*. L'estomac vide, cette marche du matin fut terrible. Tout le monde observait le silence pour ne pas gaspiller d'énergie en parlant. Il nous semblait incroyable que l'on pût continuer à avancer. Les genoux et les bras sont si exténués et chancellent ; τὰ γόνατα ἐλύσατο (1), du moins on aurait pu le croire. Dans ce désespoir, on ne voulut pourtant pas rouler dans le fossé, comme cela arriva à plusieurs, et être assommés par des francs-tireurs ; poussé par la faim, j'arrachai en passant des mûres de ronces non mûres que je mangeai tête et queue. La sueur coule à flots du visage et brûle horriblement, et le linge est déjà mouillé à pouvoir le tordre. Enfin nous arrivâmes au pied des murs, d'une hauteur gigantesque, entourant deux châteaux qui se seraient merveilleusement prêtés

---

(1) Citation grecque empruntée à Homère : « Il lui rompit les genoux. » Allusion à ce qui arrivait aux guerriers qu'Apollon voulait empêcher de poursuivre le combat.

à la défense. Ces châteaux, l'un moderne et l'autre en ruines, sont admirablement situés près d'un petit bois. La cave se trouva renfermer une immense provision de vin, et alors, sous la surveillance d'un sous-officier, le vin rouge fut déterré. Le camarade W... en apporta une bouteille et une autre de champagne. Je visitai le château et je m'aperçus que notre cavalerie l'avait pillé.

La veille, les Français y avaient pris leurs quartiers et bien dîné. Il était maintenant l'image de la dévastation. Toutes les armoires, tous les bahuts étaient fracturés, les vêtements éparpillés. Les méfaits commis par la cavalerie, qui passa la première, je les conçois encore ; mais que l'on brise de grandes glaces, que l'on mette en pièces d'antiques meubles de prix, voilà qui est ignoble. Des bêtes erraient, affamées : poulets, canards, porcs, tout fut emporté..... *La guerre est la guerre* (en français).

Ainsi qu'il ressort d'une lettre reçue de la maison, ils se font une idée trop humaine de la guerre. Il n'y a plus d'égards, plus d'esthétique, plus de sentiments, tout est émoussé.

EN FRANCE

Aujourd'hui, 24 août, nous avons pénétré en France. Les Français sont en retraite.

O splendide soleil couchant, tu luis encore pour moi ! Debout sur cette colline, je te contemple, ô monde magnifique ; je ne sens que trop s'agiter en moi le désir de vivre encore un peu sur ton sol ! Mais à la volonté de Dieu !

Juste à ce moment, l'artillerie entretient une violente canonnade pour purger la contrée d'ennemis. Il est 8h 20 du soir.

Chaque nuit, nous avons une horrible illumination ; plusieurs villages flambent et les vaches beuglent plaintivement dans le silence de la nuit.

25 août. — Aujourd'hui, petite mère a son anniversaire. Elle se réjouirait sûrement si elle savait que je suis encore en vie. Il y a un an, à pareil jour, je reçus un coup de feu. Cette année-ci, et le même jour aussi, l'occasion s'est présentée de renouveler le fait, car l'après-midi

nous avons eu un *petit engagement* près d'Herbeuval (1). Nous descendions de la hauteur boisée; peu auparavant, vers $4^{h}30$, nous avions essuyé quelques coups de feu tirés par des francs-tireurs. Un quart d'heure plus tard, leur village flambait (2). Nous passâmes ensuite par le village d'Herbeuval, éloigné d'un quart de lieue. C'est dommage que je n'aie pas de carte, car on ne sait même pas les noms des villages. Les habitants sont incorrigibles, car, d'une maison qui faisait le coin d'une rue, des coups de feu partirent, dirigés sur la troupe en marche dans la rue étroite. Aussitôt un détachement de soldats fut envoyé dans cette maison et les portes verrouillées furent forcées. Comme on ne trouvait personne, la maison fut incendiée et cernée, et en peu de temps le feu atteignit le toit. Un homme en blouse, risquant d'y être enfumé, essaya de s'enfuir vers la forêt. Il fut sur-le-champ fusillé comme un chien; le soldat chargé de ce soin lui asséna encore deux coups sur la tête. C'est horrible quand il faut être témoin d'aussi vilaines choses. Pendant ce temps les chasseurs avaient arrêté quinze autres tireurs civils et, peu de

---

(1) Herbeuval, petit village des Ardennes, à 2 kilomètres de la frontière belge.

(2) Très probablement le village de Mogues, qui se trouve à la frontière franco-belge.

temps après, ils gisaient morts, rangés à l'entrée du village [1].

On continue à avancer. Le bataillon se déploie en plusieurs échelons de tirailleurs jusqu'à l'entrée du bois. Nous allions le traverser, quand un cavalier nous apporte un ordre de la division de ne pas poursuivre plus avant et de nous replier vers la forêt. Ayant reculé d'à peine 100 mètres, nous fûmes sous le feu des mitrailleuses. Bien que nous retirant par masses, sans nous remettre en position, nous n'eûmes que de légères pertes. Nous allâmes nous reposer après avoir fait des tranchées.

Pendant la nuit, de nouveau, le froid fut terrible. Il y a cette particularité, en Belgique et dans le nord de la France, que, dès le mois d'août, les nuits sont très froides, humides et brumeuses, alors que les jours sont très chauds. La plus grande faim est à présent calmée. Le gros des bagages a repris le contact et nous aurons, tout au moins, du pain.

Détails. — Pendant la bataille de Dintigny, il me fallut voir plusieurs blessés, atteints aux jambes, et *se traînant à quatre pattes* pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Ce doit être

---

(1) Il est à remarquer que ces soi-disant francs-tireurs n'ont tué ou blessé aucun Allemand ; s'il en eût été autrement, l'auteur n'eût pas manqué de le dire.

affreux aussi de rester étendu blessé par des nuits très froides ; plus d'un peut ne pas avoir été retrouvé par les brancardiers et, seul, être mort misérablement. Le lendemain de la bataille, nous allâmes sur le lieu du combat ; les brancardiers étaient en train d'enlever les blessés. Les morts gisaient encore là, le regard éteint, le visage inondé de sang ; l'un avait le siège, l'autre le dos emporté par des obus ; c'était hideux. Depuis le 21 août, nous logeons à la belle étoile.

Où peut bien être à présent le camarade D..., qui était à la 11ᵉ comme sous-officier de réserve ? Pendant les marches à travers la Lorraine et le Luxembourg, je le rencontrai deux fois. Il portait sa bourse sur son cœur avec quelques écus pour se protéger.

La plupart des soldats, qui sont presque tous catholiques (1), portent le plus souvent de petites croix.

26-27 août. — Jours de repos. Le 26, ma section dut, alors qu'il pleuvait beaucoup, creuser des tranchées en amont d'Herbeuval et y passer la nuit sous cette pluie torrentielle. C'était affreux, car si l'on est épargné par les balles, on attrape sûrement quelque maladie.

---

(1) Il faut se rappeler, en effet, que le régiment silésien, dont faisait partie l'auteur, avait été recruté dans une province essentiellement catholique.

Les hommes pillent terriblement; tout est fouillé dans les maisons et souvent détruit. Poulets, canards, lapins, ont le cou tordu et on les fait rôtir; les menus objets de parure y passent aussi. Toutes les règles du droit sont abolies, et nous nuisons beaucoup à notre réputation.

A 6 heures, le camarade W... et moi sommes allés dans la charmante église du village. Nulle part ailleurs on ne ressent le contraste entre la paix et la guerre comme dans une église. Nous jouâmes sur l'harmonium : « Jésus, précède-nous. » (*Jesu, geh voran*) et : « Nous nous assemblons pour prier. » (*Wir treten zum beten.*)

D'Herbeuval nous gagnons plus loin. Le passage de la Meuse a été effectué, paraît-il, par les 11e, 51e régiments, etc., avec de grandes pertes (1). Le corps d'armée a de nouveau un pressant besoin de nous. Ses pertes nous furent confirmées par les longs convois de blessés. De 8 heures à midi et demi, nous marchâmes par une extrême chaleur. Comme les autres bataillons étaient affaiblis par le combat, nous eûmes repos l'après-midi. Comme nous étions assez loin de l'ennemi, nous eûmes un concert d'une heure, l'après-midi.

---

(1) Les 11e et 51e régiments formaient la 22e brigade de la 11e division du VIe corps. Il est très exact que le passage de la Meuse causa de très lourdes pertes aux Allemands.

Le soir, *retraite solennelle* (1) : « J'invoque la puissance de l'amour. » Nous avons couché par escouades dans de grandes tentes. Il y avait tant d'hommes, dans un si petit espace, que l'air nous manquait et que la respiration était oppressée.

29 août. — Le matin à 5h 30, le réveil solennel (1) : « Éveillez-vous, nous crie la voix. » Impression imposante et paisible. Hier, il faisait beau, quand de nouveau arrivèrent des nouvelles du pays.

Je fus le témoin d'une *scène poignante.* On apporta dans notre camp sur un brancard le corps d'un officier : c'était un lieutenant de réserve du 1er bataillon. Son frère, sous-officier de réserve, était près du brancard et retenait courageusement ses larmes.

A 2 heures de l'après-midi s'effectua le départ par une forte chaleur. L'air commence à être de plus en plus empesté par les nombreux cadavres d'hommes et d'animaux. Si l'on n'organise pas bientôt des équipes pour les enterrer, nous aurons des maladies dans notre armée. C'est quelquefois à n'y pas tenir à cause de la puanteur. Beaucoup d'hommes tombaient exténués dans les fossés.

---

(1) La plupart des airs d'un caractère religieux joués par les musiques militaires sont accompagnés d'un texte dont on cite ici les premières paroles.

Enfin nous arrivâmes à la Meuse, dont, la veille, nos gens avaient forcé trois fois le passage en subissant de grandes pertes. La Meuse elle-même est une rivière sans prétention. Les villages traversés la veille étaient, cela va sans dire, totalement détruits.

Nous passâmes au cours de notre route près d'un endroit où les Français avaient campé la nuit précédente. Ils ne traînent pas de tentes avec eux , mais construisent, comme les anciens israélites, des *tabernacles* (huttes de feuillage). Ce procédé, dans tous les cas, est plus fatigant que le nôtre, et ne procure qu'un mince abri contre la gelée blanche et la pluie. A 8h30, nous étions au village historique de Beaumont où, quarante-quatre ans au paravant, avait eu lieu, à pareil jour, une bataille. C'est terrible d'arriver au bivouac dans l'obscurité et de manger en frissonnant son maigre souper (1).

30 août. — Dans les fossés des routes, on voit des masses de sacs français, des fusils et autres effets d'équipement, des monceaux de pioches et des pelles.

Jusqu'à ce jour, c'était le prince Albert de Wurtemberg qui commandait en chef notre

---

(1) Le 30 août 1870, le général de Failly, surpris par le général Alvensleben, perdit la bataille de Beaumont.

armée ; depuis aujourd'hui, c'est notre *Kronprinz* (1).

A 5 heures, alarme ; nous faisons une marche enveloppante jusqu'à une heure avancée de la nuit ; la fatigue nous gagnait peu à peu, à tel point qu'à chaque court arrêt on se laissait tomber au milieu de la poussière de la route, pour s'endormir épuisé, et là-haut brillaient paisiblement les étoiles et la lune. Jusqu'à 11h 15, nous marchâmes ; rien mangé depuis midi ; deux quarts de café, rien de plus. Il fallut se coucher par sections, sans tentes, sans rien.

A 5h30, réveil. Puis un quart de café et pas autre chose. Une aurore splendide ! *Morgenroth, Morgenroth ???* (*sic*) (2).

Bientôt commença une terrible canonnade. Nous sommes si fatigués que, tandis que l'ange de la mort passe par la contrée, on peut dormir par le plus assourdissant combat d'artillerie, tant que l'on n'a pas besoin d'intervenir soi-même.

---

(1) Au début de la guerre, l'armée commandée par le prince de Wurtemberg comprenait les VIe, VIIIe, XVIIIe corps d'armée actifs et les VIIIe et XVIIIe de réserve, et formait la IVe armée allemande. L'armée du Kronprinz, qui était sa voisine, fut renforcée à cette date par l'adjonction du VIe corps d'armée qui est signalé dès le 7 septembre du côté de Revigny.

(2) Ces deux mots sont le commencement d'un chant très populaire en Allemagne : « Aurore, aurore, tu luis pour ma fin prématurée... Hier encore sur un fier coursier, aujourd'hui la poitrine transpercée, demain dans la froide tombe, etc. »

(*Chant matinal du cavalier.*)

On essaya d'effectuer la même manœuvre qu'en 1870, c'est-à-dire d'encercler l'ennemi et de le cerner comme à Sedan. Jusqu'à midi nous restâmes au coin d'un bois.

Je ne sais à qui incombe la faute, à notre colonel von Kleinschmidt (qui commande la brigade) ou au chef de la division, von Webern [1]. Dans tous les cas, l'infanterie, de nouveau, s'est avancée trop vite et trop loin. La compagnie ayant perdu le contact avec le bataillon, nous avions essayé de rallier celui-ci le plus tôt possible. A peine étions-nous partis de la ferme Polka, où nous avions dîné, que nous vîmes qu'il y aurait ce jour-là une vilaine polka [2]. Par un ravin, nous nous dirigions vers le villages de Oches [3]. A peine l'avions-nous dépassé, ainsi que la forêt en pente qui en est voisine, qu'une canonnade bien dirigée vint nous surprendre sur la route conduisant au prochain village.

A droite, sur un talus couvert d'arbustes, pendant un moment nous nous tînmes exposés au feu de l'artillerie. Mais quand les obus se mirent à tomber de plus en plus dru, le capitaine nous ordonna de nous replier par sections. L'ennemi,

---

(1) Général-major von Webern, ancien commandant de la 39e brigade d'infanterie à Hanovre.

(2) La ferme Polka est située entre Bulson et Chémery, arrondissement de Sedan.

(3) Oches, petit village des Ardennes, arrondissement de Vouziers.

qui nous observait au moyen de miroirs, se mit à nous bombarder plus fortement que jamais. Ainsi, toute la compagnie fut mise en déroute.

Je regagnai la ferme avec une partie de la compagnie et j'entendis un officier d'artillerie dire que nous étions tombés sur un champ de manœuvre d'artillerie où l'ennemi connaissait chaque distance. Après nous être remis de cette course par une chaleur terrible, nous, les hommes du 38ᵉ en déroute, nous nous rassemblâmes et on rallia le soir la compagnie. Nous mangeâmes une demi-ration, et la troupe gravit ensuite une hauteur boisée et escarpée et creusa des tranchées dans un champ d'avoine jusqu'à 11ʰ 30 ; les sections 1 et 2 prirent alternativement la garde chacune pendant une heure. Les hommes n'avaient pas encore compris la gravité de la situation, se gardaient mal ou dormaient. Heureusement la nuit s'écoula sans incident.

Nous reçûmes, hélas ! la triste nouvelle que nous allions *perdre* notre cher et prudent *capitaine*. Le commandant Sachser avait été tué l'après-midi par une balle de shrapnel, et notre capitaine Peier passait chef du 2ᵉ bataillon. Le lieutenant von Gumpert devenait le chef de la 11ᵉ compagnie.

1ᵉʳ septembre. — Pendant tout un mois, le Seigneur m'a, dans sa grâce, gardé de tout danger.

O Seigneur, demeure auprès de nous, de moi surtout, dans ce mois décisif de septembre! « Si le Seigneur ne nous garde, ceux qui veillent veillent en vain. »

En creusant mon abri pour me protéger le plus possible contre les obus, je pensai à part moi : « Qui sait si ce n'est pas ta propre tombe que tu creuses? » Mais il en fut décidé autrement. A 10 heures, nous quittâmes nos positions. Nous ne marchâmes qu'une heure environ vers un champ entre deux bois. Il me semble que la direction procédait, ce jour-là, avec plus de prudence. On dîna là : une portion de soupe claire; en fait de viande, presque rien. Oui, si ce n'était la faim! Elle affaiblit et mécontente tellement les hommes!

Depuis quatre jours, nous n'avons plus touché de *pain*; on est obligé d'entamer, malgré la défense, la portion de réserve de biscuit pour écarter la sensation de faiblesse de l'estomac. Aujourd'hui, la nature nous a mis sur la table une agréable diversion, en ce sens que nous arrivâmes dans un bois plein de superbes mûres noires.

Oh! si l'on avait de nouveau le bonheur de pouvoir prendre ses modestes repas assis devant une table propre, avec quelle reconnaissance envers Dieu l'on en jouirait!

A l'instant, une *réjouissante nouvelle*. 60.000 Russes battus et faits prisonniers, de même que deux généraux commandant en chef.

Toute l'armée anglaise venue au secours de la France est battue et faite prisonnière à Maubeuge [1].

L'ennemi devant nous est en déroute.

Si tout cela était vrai, ce serait, certes, extrêmement réjouissant.

A 8 heures, nous arrivâmes dans la petite ville de Buzancy [2] et l'on bivouaqua, tout près, en arrière de la ville.

Le soir, nous reçûmes, la première fois depuis longtemps, la moitié d'un pain de munition et le courrier.

Il était temps que nous eussions du pain. Les hommes commençaient à murmurer et à pester contre le mauvais ravitaillement. Chez la plupart le patriotisme passe par l'estomac.

2 septembre. — A 5h30, réveil; à 7 heures, départ pour X... De nouveau notre route passait par un village complètement réduit en cendres. Les fabriques avec leurs machines sont détruites. A tous moments, un aviateur ronronne au-dessus de nous. C'est un moyen excellent de reconnaissance; par suite de la hauteur, l'artillerie ne peut avoir, le plus souvent, que peu de prise sur

---

(1) Encore un exemple de fausses nouvelles.

(2) Buzancy, dans le département des Ardennes, à 11 kilomètres d'Oches.

les aviateurs. A ce que racontait un officier, on a trouvé, dans le carnet d'un officier français tué, une carte adressée à un camarade où il avait écrit qu'ils se *rencontreraient* dans huit jours à *Berlin devant un verre de bière*. Encore une fois le rêve d'une *promenade à Berlin* (en français).

Notre régiment est commandé à dater de ce jour par le *lieutenant-colonel von der Osten*, du 11e.

A 11 heures, nous arrivâmes sur une hauteur derrière le *village de Beffu* (1); aussitôt les compagnies se déployèrent pour le combat, quand de l'arrière arriva un rapport, disant que c'étaient nos propres troupes qui se trouvaient devant nous. Il aurait donc pu arriver, comme dans la première bataille, que nos troupes se *fusillent entre elles*. Il faut que notre service de reconnaissance soit absolument insuffisant. Nos hommes de la 11e se trouvèrent fort mal d'un combat : par suite du temps humide, ils avaient gardé les capotes grises; nous les prîmes pour des Anglais et on les fusilla copieusement.

Très dangereuses pour la marche en avant ou, suivant le cas, pour la retraite, les nombreuses *clôtures en fil de fer*. Celles-ci s'expliquent par le fait que l'élevage du bétail est florissant dans ces régions. On laisse les troupeaux (des vaches)

---

(1) Beffu-le-Bois, village des Ardennes, à 5 kilomètres de Grandpré.

même la nuit dans les prairies clôturées. Il nous faut donc partout travailler avec des cisailles. Notre artillerie n'a pas pu se porter en avant aujourd'hui; l'artillerie ennemie a maintenu sa supériorité; il nous a fallu à 7 heures battre en retraite. Il est terriblement difficile de retirer en bon ordre une aussi grande masse de troupes; en outre, une retraite dispose toujours à la tristesse. Tandis que nous rétrogradions ainsi lentement, les obus éclataient tout près de la troupe en marche. Un pont très étroit, jeté sur un ruisseau, gêne en outre notre retraite. Enfin on continue sur une chaussée. Les troupes complètement exténuées marchèrent jusqu'à 11^{h}15 dans un épais nuage de poussière. En chemin, les soldats pestaient terriblement; ils n'avaient de toute la journée rien reçu à manger, n'avaient plus d'eau dans les bidons et il leur fallait encore avaler la poussière. Ces infractions à la discipline étaient très déprimantes. Exténués, nous fîmes halte dans un village. En cours de route, les soldats s'affalaient à chaque halte dans la poussière.

A minuit enfin, la cuisine de campagne arriva. Nous touchâmes une portion de bouillon de bœuf et un demi-quart de café. Nous couchâmes dans un verger. Le village est dans un site charmant, adossé à une hauteur boisée. La pleine lune jetait une vive clarté. A un château ou à une chapelle, une horloge sonnait paisiblement

tous les quarts d'heure, rappelant le son des cloches des troupeaux. Ce son nous faisait presque mal par sa paisible douceur.

A 4 heures, déjà *réveil;* un quart de café. A 5 heures, on recommence; nous escaladons d'abord une hauteur telle que nous n'en avions jamais gravi d'aussi raide. Jusqu'à 11^{h}30, nous avançons sur des routes construites en calcaire. Une incroyable poussière blanche nous enveloppait, qui rendait la respiration presque impossible. Mais il n'y eut pas d'arrêt sur cette route sans ombre. Toujours en avant, au pas accéléré. Et comme il arrive d'habitude (malheureusement), nous nous trouvâmes soudain au milieu de la canonnade la plus enragée, derrière le village d'Apremont. On serait tenté de perdre toute confiance dans le commandement, car ce n'est pas la première fois que, tel un taureau, nous nous ruons aveuglément sur notre ennemi... (Comparer le combat du 23 août). Par bonheur, l'ennemi ne nous avait pas encore aperçus; nous nous couchâmes à plat ventre contre un talus et restâmes là deux heures, retenant notre haleine, tandis que les obus mugissaient et sifflaient au-dessus de nous. L'ennemi tirait sur notre artillerie, postée directement en face de nous, à 500 mètres, sur une hauteur dominant la vallée. Notre artillerie s'était rangée en bataille sous le feu de l'ennemi, mais ne put se retrancher et se

trouva ainsi à découvert sur la hauteur. L'ennemi, qui ne connaissait que trop bien les distances, ne tarda pas à les repérer, et les obus éclatèrent si nombreux, que par moments nos pièces étaient enveloppées de nuages noirs. Notre artillerie, cependant, tira encore quelques coups, mais inutilement. Nos artilleurs se sauvaient d'une pièce à l'autre. Ces braves ne pouvaient rien contre l'artillerie ennemie en bonne position.

Un moment après, l'ordre fut donné d'avancer. Nous eûmes d'abord une position assez défavorable dans une prairie mal abritée. Notre artillerie de tout calibre se rangea en bataille et tira à canon que veux-tu. Après être restés peu de temps dans la cour d'une ferme, nous nous déployâmes par une grande conversion à gauche dans la direction de la ville de Varennes, occupée, disait-on, par les Français. L'artillerie tirait pardessus nos lignes ; nous essuyâmes un faible feu de mitrailleuses, et quelques coups de fusil çà et là se firent entendre dans nos environs. Nous prîmes d'assaut la ville que les Français avaient évacuée sur ces entrefaites. Les nombreux buissons aux alentours de la ville et les vergers furent fouillés au crépuscule. Un médecin français et quelques soldats furent trouvés dans une cave. L'un des fantassins était un étudiant en philologie qui, par parenthèse avait étudié à Posen et savait bien l'allemand. Un curé des

environs fut aussi arrêté, homme renfrogné qui ne voulait rien nous dire ; à une question touchant le nombre des habitants de Varennes, il répondit que la réponse se trouvait dans le *dictionnaire* (en français). Un vrai tableau s'offrit à nos yeux quand, dans la nuit, brûla une grande et magnifique maison devant laquelle se trouvaient des lauriers-roses.

Sur la place du Marché, les hommes qui ont, pour ce genre de recherches, un nez merveilleusement fin, firent la découverte d'un cellier. Ils s'y précipitèrent comme des sauvages pour chaparder le plus possible. Comme je me dirigeais vers cette maison, retentit soudain un fort crépitement comme celui de coups de feu. Les hommes sortirent en tourbillon de la cave ; je crus que nous étions tombés dans une embuscade qui allait provoquer un combat dans les rues. Il se trouva que les hommes avaient renversé une pile de mille bouteilles et que celles-ci dégringolaient pêle-mêle avec un bruit de tonnerre. Je me fis donner une bouteille de vin rouge. Presque tous les hommes étaient gris, pénétraient dans les maisons particulières et pillaient ([1]).

---

(1) L'ivrognerie des soldats allemands dépasse toute imagination ; on sait que les chemins de leur déroute de la Marne étaient couverts de milliers et milliers de bouteilles vides. Du reste, leurs officiers ne leur en donnèrent que trop souvent l'exemple.

Il est permis d'emporter ce qui se mange, ce dont on a un besoin immédiat, mais plusieurs, surtout ceux qui accompagnent les bagages, volaient des montres, des objets de valeur, etc. C'est hideux, d'autant qu'ils procèdent avec une telle fureur que ce qu'ils ne peuvent emporter, ils le jettent à terre et le piétinent. A 11 heures, nous avons bivouaqué près de la ville.

Je reçus la mission d'assurer, avec huit hommes, la garde à l'intérieur du village. J'avais à garder cinq prisonniers civils, qui gelaient sans aucune couverture par cette froide nuit. Il me fallut également veiller sur le drapeau et placer une sentinelle auprès du commandant.

Vendredi 4 septembre. — A 5 heures du matin, réveil ; à 6 heures, après avoir pris une gorgée de café, commença la plus rude marche que nous eussions faite jusqu'alors. Le soleil brûlait atrocement (*unmenschlich*, inhumainement). La poussière tourbillonnait sans cesse, redoublée par l'artillerie et la cavalerie qui passaient au galop. On avança sans discontinuer jusqu'à 1^{h} 45. Quantité d'hommes se traînaient à peine ; le reste arriva exténué à Moiremont (1).

---

(1) Moiremont (Marne), près de la forêt d'Argonne, à 6 kilomètres de Sainte-Menehould.

On se jeta tout d'abord épuisé sur le pavé à l'ombre, pour reprendre haleine. Enfin, on put manger à la cantine pour calmer notre fringale. Après un arrêt d'une heure, les compagnies se portèrent à quelques centaines de mètres plus loin et se reformèrent sur leurs positions. Je demeurai avec huit hommes dans la petite ville pour garder les bagages. Je postai en trois endroits des sentinelles. Je causai ensuite avec un propriétaire français qui avait grand'peur pour son bien et redoutait les soldats pillards. Ceux-ci pénètrent dans les maisons et lancent à la face des habitants, d'un air provocateur, des bribes de mauvais français : « du bain (*sic*), viande », etc. Beaucoup d'habitants inoffensifs ont beaucoup à souffrir de la guerre. Sans aucun égard, des masses d'hommes sont cantonnés chez ces gens, et leur détruisent leur mobilier, etc. Je remis au propriétaire une note à titre de sauvegarde contre les pillards, où il était écrit : « Avez-vous une attestation d'un officier pour réquisitionner? Si non, je me plains immédiatement auprès d'un officier. »

Il se montra très reconnaissant; sa vieille mère m'apporta des poires.

L'exempt S... [1] me dit qu'en face, il y avait une bonne vieille qui lui avait offert de la

(1) Le « Gefreite », soldat de 1re classe, exempté de corvées.

viande, mais qu'il ne l'avait pas acceptée. Je décidai de l'acheter pour avoir un peu de viande froide dans le sac. Je trouvai une femme de soixante-quinze ans qui me raconta qu'elle avait aussi un fils à la guerre qui servait dans les dragons, mais que ce fils était mort, hélas ! dès le début de la campagne. Sa douleur était grande : son fils unique, soutien de sa vieillesse, était parti ; son mari mort déjà ; qui prendrait soin de la ferme ?

Tard dans la soirée, nos gens trouvèrent une pâtisserie. Aux soldats qui l'avaient découverte, je pris une boîte de bonbons et un peu de pain d'épice qui sentait délicieusement le miel.

Le soir à 8 heures, la compagnie se mit en marche et après une heure et quart elle arriva dans la ville de *Sainte-Menehould*.

Là nous fûmes, enfin, pour la première fois depuis longtemps, sous un toit. Sept escouades cantonnèrent dans un grenier à foin. A côté de celui-ci, il y avait un dépôt de liqueurs. Je reçus ce poste de confiance ; avec un homme de mon escouade, je couchai dans ce local afin que les soldats qui avaient flairé le rôti ne s'enivrassent pas, car ces gens ne savent garder aucune mesure.

Samedi 5 septembre. — A 6 heures, réveil. A 7 heures, départ de Sainte-Menehould par

Daucourt jusqu'aux approches du Vieil-Dampierre ; à 10 heures, repos [1].

A Sainte-Menehould se trouvaient deux civils allemands qui avaient été arrêtés lors de la mobilisation.

Nous avons déjà ici l'heure de l'Europe Occidentale, et les pendules retardent d'une heure. Dans les villages se trouvent des *horloges merveilleusement accordées*, donnant trois notes, souvent comme les cloches des troupeaux : kling ! klang ! laissant une profonde impression d'intimité et de gravité.

Hier nous arriva de nouveau une nouvelle des plus réjouissantes : les Français offrent un *armistice* et sont disposés à payer 17 milliards d'indemnité de guerre. L'armistice, pour le moment, est refusé [2].

La *forteresse de Reims* serait tombée avec tous ses forts. Le Gouvernement se serait, paraît-il, enfui de Paris.

Aujourd'hui, nous avons marché jusqu'au soir avec une halte, sans dîner. A 7 heures, j'ai eu à opérer avec une section la liaison entre la 11e et

---

(1) Daucourt (Marne), petit village à 6 kilomètres de Sainte-Menehould. Le Vieil-Dampierre (Marne), à 13 kilomètres de Sainte-Menehould.

(2) Nouvel exemple des extraordinaires fausses nouvelles qui circulaient dans les armées ennemies. Jamais il n'avait été question de demander un armistice et encore moins d'offrir 17 milliards.

la 12e division. Quand je me suis présenté chez le capitaine 1/157 (1re compagnie du 157e?) j'ai entendu dire que deux corps ennemis étaient en retraite sur la forteresse de Verdun.

Notre itinéraire de ce jour était Daucourt, Ante, Le Vieil-Dampierre, Charmontois-le-Roi, Saint-Mard-sur-le-Mont.

A 11 heures, au bivouac.

Dimanche 6 septembre. — Alarme sans sonnerie à 3 heures et départ au clair de lune pour le village d'*Embranchement* (*sic*) [1], situé dans le voisinage ; de là bientôt, départ pour *Sommeilles*. Nous entendîmes bientôt le grondement du canon, et peu de temps après s'éleva un immense nuage de fumée : le village brûlait. La canonnade devint plus violente, et quand nous arrivâmes à 300 mètres devant Sommeilles, à l'entrée d'un bois, la bataille battait son plein. Il paraît que le XVIIIe corps d'armée arrive aujourd'hui sur notre droite. Les obus éclataient à 200 mètres devant nous derrière un petit bois. Les pauvres gens de Sommeilles ont été arrachés de terrible façon à leur *sommeil* (en français).

Ainsi allèrent les choses pendant toute la journée ; canonnade continuelle. L'ennemi se

(1) L'erreur se rectifie en ce sens qu'à une courte distance de Saint-Mard se trouve l'embranchement de la route qui conduit à Sommeilles, village du département de la Meuse.

retranchait fortement et assurait la retraite de ses troupes. Nous le chassâmes de retranchement en retranchement.

Il est certain, de toute manière, que la guerre de 1914 amènera un *changement dans la tactique.* L'infanterie a cessé de jouer le premier rôle. La guerre ne permettant plus les anciens engagements, l'artillerie est devenue l'arme principale et ne saurait être trop forte. La cavalerie et les avions feront les reconnaissances, et les cavaliers devront mettre pied à terre pour la protection de l'artillerie.

Depuis ce matin 3 heures (un quart de café), jusqu'à 4 heures du soir, nous n'avons rien mangé. Quand, à midi, nous arrivâmes à couvert près de l'artillerie, nous mendiâmes un petit morceau de pain, que çà et là on nous donna. De là nous nous rendîmes dans un verger planté de pruniers, et tout le monde se rua sur les arbres. La faim fait s'évanouir tout respect : je vis, chose étrange, le porte-drapeau de notre bataillon abattre irrévérencieusement des prunes avec le drapeau sacré pour calmer sa faim.

Je m'étonne que l'on ne soit pas déjà tombé malade en buvant toute sorte d'*eau;* partout où se trouvent une mare, un ruisselet, on boit même dans les flaques où s'abreuvent d'ordinaire les chevaux, afin d'apaiser une soif accablante.

A Brabant-le-Roi, l'ennemi s'est de nouveau

solidement établi [1]. Pendant que les canons travaillent, nous dînons dans un fossé poussiéreux au bord de la route, tandis que les pièces qui défilent déversent sur nous des nuages de poussière. Enfin, à 7 heures du soir, nous arrivâmes à Brabant-le-Roi ; ce fut le meilleur bivouac que nous eussions eu jusqu'alors. Dans la nuit, les fourgons arrivèrent, nous apportant du pain et le courrier.

La veille au soir, on avait trouvé, à la gare, *deux wagons remplis de pain français* et de beurre. Les Français, dans leur retraite précipitée, n'avaient pas eu le temps d'emporter ces approvisionnements. Les Français ravitaillent beaucoup plus aisément leurs troupes : 1° ils reçoivent tout gratuitement des populations ; 2° leurs chemins de fer aboutissent près de leur ligne de feu. Aussi jettent-ils souvent le pain çà et là sur leur route, et les troupes allemandes qui ont faim le ramassent.

Lundi 7 septembre. — Pendant toute la nuit, notre artillerie a tiré. J'ai très passablement dormi sur une botte de paille. Réveil à 5 heures. Départ, 7 heures, vers Bar-le-Duc.

Nous arrivâmes près d'un champ, où le 23^e^

---

(1) Brabant-le-Roi, petit village de la Meuse, à 2 kilomètres de Revigny.

(Neisse) avait poussé une pointe [1]. Ici nos soldats paraissaient avoir rencontré de la résistance, car, semés çà et là, ils gisaient morts. Au bord de la route, je vis aussi le cadavre d'un officier et, le long d'une allée de peupliers, un groupe de tirailleurs morts. A ce que disent nos soldats, nombreux seraient les Français tués dans le bois, presque la moitié d'un régiment.

J'ai entendu aujourd'hui une drôle d'expression, mais très juste pour désigner les autos, au moment où l'une de celles-ci passait en soulevant des tourbillons de poussière : « Ces infâmes *traîne-poussière !* »

Un propos de notre médecin-major circule parmi les hommes qui s'en montrent très indignés : « A la guerre une vie humaine n'a que peu d'importance. » Ce n'est pourtant que trop exact, seulement il n'était pas besoin de le dire.

Les maisons de paysans à cette limite orientale de la province (*sic*) de la Marne font une impression particulière. Elles sont petites, tassées sur elles-mêmes avec un seul étage couvert en tuiles. Elles ont l'air misérable et cependant il n'en est pas de même à l'intérieur; elles sont bien aménagées; on y voit des pendules antiques, des lits massifs et larges, de grandes armoires.

---

(1) Le 23e régiment appartient au VIe corps d'armée de Breslau, et son centre est dans la ville de Neisse, siège aussi de la 12e division.

Aujourd'hui, j'ai trouvé une carte écrite par une fiancée française à un soldat. Entre autres cette invite :

« Tuez-les tous les *sal* (*sic*) ([1]) Prussiens (en français), qu'il n'en reste plus *un.* »

Une jeune fille allemande n'aurait pas, je crois, écrit ainsi ; tout au plus : « Rossez-les d'importance. » Dans une autre lettre (celles-ci gisent en quantité sur la route) notre Empereur est appelé *Guillaume le Brigand,* nous, *mærtriers* (*sic*) (en français).

Ce soir, ordre de réquisitionner dans le village d'*Auzecourt* ([2]). Mais il était aux trois quarts incendié et détruit, et le reste avait été pillé par l'artillerie. Nous retournâmes donc sans provisions de bouche.

Mardi 8 septembre. — A 1h 30, réveil. A 2 heures, départ dans la direction de l'est. Nous avions marché environ un quart d'heure, quand on cria : « Demi-tour ! » *Le combat préparatoire d'artillerie n'est pas encore terminé,* donc l'attaque projetée de l'infanterie n'aura pas lieu.

Nous avançâmes vers le village d'Auzecourt. A droite, de l'autre côté de la vallée, le village de *Laheycourt* brûlait, avec son château. Les

---

(1) Sans doute : sales.

(2) Auzecourt, village du département de la Meuse.

peupliers élancés se détachaient en belles silhouettes sur ce fond rouge. A Auzecourt, nous emmenâmes comme *otages* (en français) les deux seuls hommes âgés du village. La femme de l'un d'eux se lamentait terriblement, comme si son mari allait être tué. Chose étrange, je trouvai, en fouillant une maison, un tableau suspendu au mur et représentant la famille du Tsar.

Hier, j'appris aussi avec quelques détails de quelle façon le 23ᵉ *avait subi de si grandes pertes* (12ᵉ compagnie). Une grand'garde fut surprise par des forces supérieures françaises (deux régiments?). Le poste de sous-officiers fut culbuté, anéanti, et la grand'garde, déployée en tirailleurs (50 hommes), abattue par la fusillade. Le reste, en fuite, fut également tué, et nous trouvâmes les morts dans le fossé de la route.

A l'instant, communication officielle : *Maubeuge* est tombée avec 40.000 hommes (Français et Anglais).

Aujourd'hui, le combat d'artillerie fait rage d'une façon ininterrompue. Il n'y a pas à dire, l'artillerie française se comporte très vaillamment, (*hält sich recht tapfer*). Comme nous étions à couvert derrière une lisière de forêt, commença une *épouvantable canonnade*. J'étais, avec un camarade, à l'orée de cette forêt, quand soudain tout près de nous un obus tomba. La boue de la prairie et la fumée noire de l'obus nous enve-

loppèrent. Le projectile pouvait avoir éclaté à une distance de 8 à 10 mètres de nous. Nous gagnâmes alors la lisière de la forêt voisine où il ne nous fut pas possible de pénétrer, canonnée qu'elle était par l'artillerie lourde. Avec le camarade W... j'avais trouvé un abri passable dans un fossé profond. Longtemps encore les obus tombèrent tout près de nous. Je supposais que les Français avaient quelque part un poste d'observation qui, par télégraphie sans fil, était en communication avec l'artillerie, étant donné que celle-ci savait si bien où nous étions cachés.

Par ce temps splendide, dans le ciel radieux où les hirondelles décrivent leurs courbes gracieuses et dans les grands bois de hêtres, il semble impossible que l'ange de la mort passe menaçant si près de nous.

Et cependant les oiseaux de mort voltigent, çà et là, dans les airs, en quête de victimes. Nous nous blottissons comme de timides petits oiseaux dans leurs cachettes.

Entre le XVIIIe et le VIe corps, précisément à l'endroit où nous sommes, existe une *petite lacune dans l'anneau* formé autour des Français. Il faut donc s'attendre à ce que, dans la nuit, ils tentent une percée, d'autant que dans la journée ils ont canonné fortement cette région.

C'est à nous, en tant que corps de réserve, à combler ce vide. Les armes sont déchargées,

afin de ne pas se fusiller réciproquement dans l'obscurité; seules les baïonnettes sont mises au canon. Enfoncés plus profondément dans les tranchées, nous attendons les événements. La lune éclairait presque comme le jour; l'ennemi ne vint pas.

Mercredi 9 septembre. — Réveil à 4h30. De nouveau nous sommes à l'abri dans un petit bois très humide; plus d'un aura attrapé des rhumatismes. Le combat d'artillerie battait son plein. Nous avons repassé aujourd'hui par notre point de départ d'hier. Il y avait là dans la prairie, creusés par les projectiles ennemis, une quantité de trous voisins les uns des autres. Nous échangeâmes cette position contre une autre au coin d'un petit bois, à droite de notre artillerie. Nos projectiles travaillaient avec beaucoup d'ardeur, de même ceux de l'ennemi. Cependant il ne paraissait pas satisfait du résultat.

Aussi apparut bientôt un aviateur français en reconnaissance. Peu après, les obus s'abattaient devant et derrière nous. L'ennemi n'avait pas même un point de mire moyen et nous criblait; à midi, le feu était si rapide qu'il aurait pu causer d'effrayants ravages s'il avait atteint nos formations. A 6 heures, nous mangeâmes à la cantine, et nous terminions quand des obus éclatèrent tout près derrière nous. Je m'étonne toujours, ne

pouvant comprendre comment l'ennemi connaît si exactement ce qui se passe chez nous. Ou bien il a des postes reliés téléphoniquement (sans fil), ou bien a-t-il inventé de nouveaux appareils à miroirs, meilleurs que les nôtres, et dont il garde jusqu'à présent le secret.

Tout près du bois, nous avons creusé deux tranchées pour nous mettre à couvert des obus, travail qui, dans ce terrain rocheux, était extrêmement difficile et ne nous réussit pas. Je me couchai à la lisière de la forêt avec le *gefreite* (1) professeur, sous la même tente.

Il nous fallut ensuite franchir un ruisseau ; plus d'un y dégringola ; et ce fut le prélude de ce qui allait suivre. Bientôt après, une pluie diluvienne se mit de la partie ; notre mince tente n'y résista guère. Comme deux petits oiseaux, on se blottissait sous ce misérable toit. Au plus fort de la pluie, il fallut se lever à 4 heures et se préparer.

Jeudi 10 septembre. — Pendant une demi-heure environ, nous restâmes sans manteau, et bientôt nous n'eûmes plus un fil de sec. La pluie était glacée ; on claquait des dents et l'on pensait, en frissonnant, à la journée qui approchait. On se trouvait si misérable ! On pensait au pays et aux

---

(1) Le *gefreite* n'est pas un gradé, mais un soldat de 1re classe appelé en cette qualité à suppléer parfois l'*unteroffizier*.

manœuvres pendant lesquelles on entrevoyait au moins la possibilité de changer de vêtements. Ici, il ne fallait pas y songer, car nous n'avions que notre habillement. Nous passâmes par un village incendié et derrière une montagne. Les choses s'arrangèrent mieux que nous ne le pensions; nous pûmes allumer du feu en arrachant tous les piquets d'un parc à bestiaux et sécher tant bien que mal nos uniformes. On les aurait littéralement tordus.

La pluie céda aussi un peu. De nouveau furent creusées de profondes tranchées. Soudain, ordre est donné de repartir. Quel dommage de n'avoir pas pu nous chauffer encore un peu! Les suites d'un pareil temps se firent sentir par de cruelles douleurs de rhumatisme.

Le départ s'expliqua de la façon suivante : Une armée de dégagement (française) était en marche sur Bar-le-Duc. Arrêter celle-ci, ou, suivant le cas, la repousser, telle était la mission du VIe corps d'armée. La 21e brigade partit en avant; nous restâmes en réserve dans un petit village, où nous fûmes assaillis par la canonnade.

Le tir de l'ennemi était un peu trop court. Sensation horrible de se voir ainsi parqués par grandes unités dans une étroite ruelle de village où l'on ne pouvait que difficilement ou, à vrai dire, pas même se développer. Je n'ai jamais rien vu de si terrible que les effets de notre artillerie :

les trous qu'elle creuse ont 8 à 10 mètres de diamètre et presque 2 mètres de profondeur. Des arbres sont déracinés par ses coups, même sur la route durcie. Ce devait être l'enfer sur terre que d'être en ligne de tirailleurs dans ce coin de pays.

Louppy-le-Château (1). — A 10 heures, nous sortions du village, quand arriva la nouvelle que l'ennemi se trouvait en retraite. Nous cantonnâmes d'abord dans une grange; j'étais couché bien au chaud dans le foin, à côté de moi les hommes serrés les uns contre les autres, quand soudain retentit le cri : « 11e compagnie, aux armes! » C'en était fait du campement. Nous nous portâmes pour bivouaquer derrière un village, sur une hauteur, dans l'obscurité. A minuit, repos. Aujourd'hui, le chef de la 2e section s'est fait porter malade; je suis donc passé chef de cette section, tout en continuant à commander le peloton.

Vendredi 11 septembre. — A 5h 30, réveil. Nous sommes restés provisoirement dans notre campement et avons envoyé des patrouilles dans le bois où erraient aussi des patrouilles françaises. En attendant, l'artillerie continue à gronder (distribué le courrier de campagne). Le matin, nous avons

(1) Village du département de la Meuse.

creusé des tranchées profondes et nous les avons recouvertes de portes, de planches et de paille pour nous mettre en quelque mesure à l'abri de la pluie.

Toute la journée, nous avons entendu dans le bois voisin une fusillade. Les Français tiraient sur nos patrouilles d'infanterie et de cavalerie. En conséquence, la 11e compagnie reçut l'ordre de purger le bois. Elle mit baïonnette au canon et se déploya par pelotons à côté du chemin. Nous ne trouvâmes pas les Français : ils s'étaient sûrement retirés. Nous rencontrâmes seulement un blessé, qui fut emporté. Ces patrouilles françaises s'aventurent loin dans les taillis des bois, se mettent en embuscade et de là descendent les patrouilles qui passent à pied ou à cheval. Nous trouvâmes aussi dans ce bois un caisson. Comme les Français avaient abattu les chevaux, ils avaient été obligés de laisser là les munitions. L'artillerie avait fait rage dans ce bois, où de gros arbres étaient coupés par le milieu. Nous avons emporté le blessé sur un brancard rapidement improvisé ; mais nous n'avancions que lentement. Il est certain qu'en se retirant les Français avaient informé leur artillerie de la présence de notre compagnie dans le bois. D'une manière formidable elle se mit de la partie. Cette artillerie, qui connaît si exactement les distances, nous laissa cependant tranquillement arriver jusqu'à un carrefour. Mais

à partir de ce moment, tout près de la colonne, les projectiles sifflaient en s'enfonçant dans la terre. J'étais couvert de boue par les obus qui tombaient avec fracas. Ce fut un miracle qu'aucun homme n'eût été tué; deux seulement furent légèrement blessés; un autre eut le manche de sa pelle brisé par un éclat. C'est avec ce lugubre accompagnement que nous arrivâmes à notre campement.

Après notre souper survint un événement fâcheux. Nous dûmes abandonner nos belles posititions pour occuper celles de la 10e compagnie, situées au sud-est du village, positions qui, par suite de l'éloignement plus grand du village, étaient extrêmement défectueuses.

On manquait de planches, etc.

Dans l'après-midi, une forte pluie avait commencé et dura pendant toute la soirée. Les tranchées étaient pleines d'eau, la paille était mouillée; le sol (argile) était absolument glissant. Nous n'avions que quelques abris en petit nombre et insuffisamment couverts. Il était difficile de caser la section dans la nuit noire, tandis que la pluie se déversait du ciel.

Alors commença la *nuit la plus terrible* que j'aie jamais passée; les habits trempés, claquant des dents, couchés dans les tranchées sales et humides, l'eau pénétrant partout, les hommes gémissaient et se poussaient à cause du manque d'espace. Oh!

c'était épouvantable! J'avais tous les membres endoloris et, de plus, un vent glacial soufflait au-dessus de nous. Il semblait que nous fussions abandonnés, trahis et vendus. Dans de pareils moments, s'éveille invinciblement un ardent désir de revoir la patrie et de retrouver un toit protecteur. Oh! que cette nuit fut douloureuse!

Samedi 12 septembre. — Enfin, à 5 heures, il fallut quitter nos tranchées. Misérables comme des chiens (*hundeelend*), n'ayant pas dormi, les spectres nocturnes sortirent de leurs cavernes. Si l'on n'avait pas été dans un aussi lamentable état d'âme, on aurait dû rire de ces petits hommes grotesques et sales qui sortaient en rampant de leur trou.

Nous descendîmes au village pour boire le café. Malheureusement la cuisine de campagne était déjà loin et il fallut partir à jeun.

De *Louppy-le-Château,* nous nous dirigeâmes vers *Laheycourt* (1), de là vers *Belval* (2), puis à *Charmontois-le-Roi.* Nous établîmes notre *bivouac* à 11h30 derrière ce dernier village et l'on dressa les tentes.

Les premières *croix de fer* sont arrivées pour être distribuées aux chefs des régiments, bataillons et compagnies.

---

(1) Laheycourt, petit village du département de la Meuse.
(2) Belval, village du département de la Marne.

Dans les tentes, il faisait chaud et bon, alors qu'au dehors la pluie crépitait.

Dimanche 13 septembre. — Il est vrai qu'à 4 heures, le réveil fut terrible. Au dehors une pluie épouvantable continuait et un vent violent agitait les tentes. Déjà dans la nuit j'avais ordonné à mes hommes de les retenir par les cordes, craignant qu'elles ne fussent emportées. Il nous fallut quitter ces huttes protectrices. Il n'y avait pas à regimber. A 4h30, eut lieu le départ. La pluie se calma, mais de noirs nuages chassaient sur le ciel jaunâtre du matin. Quand la formidable armée s'avança par les collines et les vallées, alors que des hauteurs on pouvait embrasser du regard toute la longueur des colonnes, ces fantassins qui s'avançaient, luttant contre le vent, les chefs de compagnie avec leurs pèlerines flottantes, et dans le lointain, comme arrière-plan, l'horizon chargé de nuages, c'était un tableau saisissant, comme ceux qui représentent la retraite de la grande armée de Napoléon quittant la Russie. Mais c'était le tableau d'une marche en avant (1).

Souvent encore nous fûmes surpris par des averses qu'un vent froid rendait particulièrement pénibles. Les pensées, pendant cette marche, étaient tournées vers la patrie orientale, quand

(1) Grave erreur, l'armée allemande battait en retraite.

passa près de nous une voiture de la compagnie bien connue des messageries de Breslau. Elle était affectée au transport des bagages. En temps de guerre, avec une terrible facilité (*furchtbar leicht*), se répandent des bruits comme toujours aux époques agitées. C'est ainsi qu'on se racontait aujourd'hui que nous marchions sur Sainte-Menehould pour être transportés de là en Russie comme corps d'armée superflu en France. Que ce fût une erreur, c'est ce que nous apprit bientôt le grondement du canon qui recommençait. Nous marchâmes sans avoir rien mangé, à travers la pluie et la boue, sans arrêt jusqu'à 7 heures du soir pour gagner Vienne-la-Ville (25 kilomètres); nous couchâmes à la belle étoile, dans un bas-fond à l'entrée du village, sur de la paille.

Lundi 14 septembre. — A 1 heure, nous fûmes réveillés pour prendre le café, bien que le bataillon ne dût partir qu'à 5 heures. Après le café clair et parcimonieusement mesuré, il nous fallut rouler les manteaux et demeurer exposés tout le reste de la nuit aux intempéries.

On marcha vers Vienne-le-Château; une pluie fine survint, qui, devenue bientôt plus violente, changea les chemins en bourbiers et nous transperça jusqu'aux os, et de plus, un vent froid soufflait et les membres commençaient à s'endolorir. On peut se figurer l'état d'esprit qui régnait

dans les troupes. De nouveau rien à manger, pas même le strict nécessaire en fait de pain, et l'on essayait de calmer sa faim avec des carottes. Les hommes dans cette suprême détresse, entamèrent les conserves de viande, malgré la défense. Une longue marche, pendant laquelle une assez grande agitation se fit sentir, étant donné que les bagages et l'artillerie passaient à côté de nous en tumulte, barrant le chemin et nous obligeant à de fréquents arrêts, nous amena enfin à 6 heures au cantonnement, en lieu clos et couvert.

J'étais avec ma chambrée dans une mansarde. Reçu du pain, à ma grande joie. Avec les fourgons arrivèrent aussi trois petits paquets du pays : du chocolat, des mouchoirs, des semelles de feutre, des bas, toutes choses dont j'avais un pressant besoin. De plus, une bien bonne lettre.

Mardi 15 septembre. — Malheureusement, une alarme à 3 h 30 ne nous réveilla que trop tôt; après avoir bu précipitamment le café, en route encore pour Autry [1]. Ici, arrêt assez long, pendant lequel furent nettoyés les fusils, gravement endommagés par la pluie. A 8 heures, départ dans la direction de Binarville. A l'entrée de cette petite ville, nous nous mîmes à couvert contre le feu de l'artillerie.

---

(1) Autry, village du département des Ardennes.

Il est fâcheux d'être complètement dans l'incertitude sur la situation générale de la guerre. Les nombreuses marches et contre-marches nous déroutent complètement. Auparavant, nous savions au moins ceci : c'est que nous avancions et que les Français reculaient (1).

Aujourd'hui, le ciel nous fait grâce de la pluie et du vent froid ; il fait même assez chaud.

A *Reims*, Bülow a, paraît-il, remporté la victoire sur des forces supérieures françaises (?) (2).

La plupart des soldats *fument* beaucoup, mais encore faut-il avoir la possibilité d'acheter du tabac. Mais la nécessité rend ingénieux : d'abord on pille et on cherche du tabac dans les villages ; si cela ne donne pas de résultats, les soldats fument des feuilles sèches de noyer, même du café en poudre. Rien qu'à sentir ces parfums, j'en suis écœuré.

COMBAT DE BINARVILLE

Les compagnies se déployèrent en tirailleurs en franchissant les hauteurs. A vrai dire, nous allions nous mettre à l'abri dans un fossé. Menacés d'être pris de flanc, nous fîmes une conver-

---

(1) L'auteur ne pouvait se douter qu'il était engagé dans la partie orientale de la grande bataille de la Marne commencée depuis le 6 septembre.

(2) Le général von Bülow commandait la IIe armée allemande.

sion en nous mettant sur un seul rang entre les arbres. C'est alors qu'une canonnade passa sur nous, telle que je n'en avais jamais entendu de pareille... Tout craquait; de gros arbres, comme foudroyés, volaient en éclats et, devant nous, notre artillerie grondait : c'était un tapage d'enfer. Quand le feu ennemi nous prit de flanc, nous courûmes par groupes vers les caissons, à la recherche d'un abri. On se tint là pendant deux heures. A l'aile gauche de ma ligne de tirailleurs se trouvaient trois blessés. Finalement, nous allâmes, avec les autres compagnies de notre bataillon, déployés en tirailleurs, à la rencontre de l'ennemi. La 3ᵉ section nous précédait. Peu après nous entrions dans un bois très épais ; mais nous ne sommes pas habitués à ces collines boisées, plutôt aux plaines. Nous ne fûmes bientôt que des sous-officiers seuls dans le bois, ne sachant ni le lieu de rassemblement ni la direction de marche. C'était horrible. Nous prîmes sous notre responsabilité d'avancer toujours.

Par bonheur, je rencontrai tout à fait par hasard notre chef de compagnie, le lieutenant T..., qui était dans les tranchées, à l'entrée d'un bois. Je me joignis à lui avec mes 40 hommes. Nous nous portâmes bientôt en avant. Je me trouvai pendant une heure et demie environ (4 heures à 5 h 30) exposé à la fusillade la plus violente sur la ligne de soutien du 118ᵉ. Les

balles sifflaient, les obus grondaient et s'enfonçaient dans la terre. Marchant parallèlement à la route, nous arrivâmes jusqu'à la forêt. Pour ne pas disséminer encore davantage notre petit détachement composé en partie des 11e, 9e et 10e compagnies, nous nous réunîmes sur la chaussée, deux sections à droite, deux à gauche. Quand nous eûmes fait un bout de chemin, nous essuyâmes, venant du bois, une fusillade nourrie. Avec la rapidité de l'éclair, nous fûmes dans le bois. Le porte-drapeau du 9e, qui avait sans doute pris peur et s'était arrêté, hésitant un moment, sur la route, reçut aussitôt un coup de feu dans le ventre et un autre dans la cuisse.

L'ennemi continuait à tirer; nous ne voyions rien. On essaya d'aller relever le porte-drapeau étendu au milieu du chemin, mais aussitôt l'ennemi balaya la route située en contre-bas et qui résonnait comme un stand. Le porte-drapeau criait horriblement : « Camarades, tuez-moi, tuez-moi ! Ayez pitié, j'endure de si épouvantables douleurs ! »

Nous capturâmes un Français sans armes, qui dut, avec trois hommes de notre 11e compagnie comme volontaires, mettre le blessé en sûreté (1).

---

(1) Contraindre un prisonnier à subir le feu de ses compagnons d'armes est un acte qui appelle la plus sévère condamnation, mais on sait que les Allemands n'ont usé que trop souvent de ces procédés odieux.

Nous l'étendîmes, agonisant, sur un brancard de fortune. Puis on se retira lentement, car, fusillés devant et de côté, nous étions en danger d'être cernés et exterminés. Peu à peu les autres détachements de notre bataillon se rallièrent autour de notre commandant B... Malheureusement, le contact était absolument rompu et les officiers ne savaient quel parti prendre. La nuit venant, nous campâmes dans un bois, sous les arbres, assaillis et inquiétés de temps en temps par la fusillade. Par surcroît de malheur, une pluie serrée tomba, qui mit le comble à ces misères de la guerre. L'aide de camp W... chercha et trouva la liaison avec le 1er bataillon. Au milieu de la nuit, il fallut se lever, trébuchant, tremblant de tout notre corps, fatigués comme des chiens, nous rendant au village de Binarville. On alla prendre des munitions dans les fourgons et chacun prit deux paquets de cartouches pour les troupes qui avaient épuisé leurs munitions. Au retour, je me jetai tel que j'étais dans la boue et je dormis du sommeil de l'épuisement, recouvert, avec le camarade K..., de la toile de la tente complètement mouillée. Quand parfois on se réveillait dans la nuit, le cœur était retourné d'entendre dans le bois les blessés poussant de grands cris. Ils étaient étendus là-bas, frappés aux intestins et abandonnés sans soins. L'un criait assez près de nous : « Camarades, brancardiers, brancardiers, dites-le donc

aux autres ! » Il répétait cela constamment, en gémissant. Il se peut qu'on lui ait porté secours le lendemain matin; mais dans cette nuit noire, dans l'épais fourré, quand on est soi-même anéanti, que faire ?

A 3h30, de nouveau des tranchées furent creusées, qui, naturellement, dans ce sol argileux, bientôt devinrent boueuses : il fallut cependant y entrer. Après, les morts furent traînés et placés sur une rangée. Affreuses, les pertes subies par le 1er bataillon ! Quand on eût rassemblé les morts, il semblait qu'il y eut là toute une compagnie. Nous avons fait les tranchées assez larges, pour que peu avant notre départ elles puissent servir de tombes pour les morts, qui avaient un aspect effrayant : visages bleuis ou livides, plusieurs l'œil traversé d'une balle, la tête fendue, des coups de feu dans la poitrine, tout inondés de sang.

Mercredi 16 septembre. — De bonne heure, au point du jour, je retournai à la compagnie et me creusai moi-même un abri; on reçut enfin quelque chose de chaud à manger de la cantine, alors que la veille nous n'avions rien eu de *toute* la journée. On toucha aussi du pain.

Résumé : Nous avons, hélas, trop peu d'officiers; dans chaque compagnie, la plupart du temps, un seul. Il suffirait qu'il fût tué ou blessé

et nous serions un troupeau sans conducteur. Pour les combats sous bois, nous ne sommes pas assez exercés.

L'ennemi est repoussé ; de petits détachements isolés peuvent cependant encore avec succès arrêter sur ce terrain boisé la poursuite de l'adversaire qui faiblit. Aujourd'hui est arrivée la nouvelle que la forteresse de Verdun est tombée et qu'on a fait 70.000 prisonniers (1).

Il arrive la plupart du temps ceci à notre VIe corps d'armée, c'est que nous avons à fournir le sanglant travail préparatoire et que d'autres ont le succès, car c'est nous qui avons fermé le cercle autour de Verdun (2).

Ici s'arrête le journal. Le 17 septembre, Erich X... était tué dans un combat sur la route de Binarville à Vienne-le-Château.

---

(1) Encore une fausse nouvelle.
(2) Erreur, Verdun n'a jamais été investie.

TABLE DES MATIÈRES

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT